

**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée  
**Band:** 7 (1886)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Expédition du Dr Bernard Schwarz au Cameroun  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-132850>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 18.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

L'exploitation agricole installée dans l'île de Matéba (Congo-inférieur), sous la direction de M. Protch, prospère; une première récolte de pommes de terre a été obtenue.

Les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres annoncent que le Dr Lenz a atteint la station des chutes de Stanley. Il a eu plusieurs entrevues avec Tipotipo, et recrute des porteurs parmi les Souaheli qui vivent dans le voisinage des chutes. Son intention est de se diriger vers le lac Mouta-Nzigé, et de là, vers les anciennes stations égyptiennes du Nil-Blanc.

M. Montes de Oca, gouverneur de Fernando-Po, et M. Osorio ont exploré, sur le continent voisin, le cours du Rio-Benito, et ont fait à la Société de géographie de Madrid d'intéressantes communications concernant la situation commerciale du pays qu'ils ont parcouru.

Après avoir été battu par les troupes sénégalaises, le chef indigène Samory, le constant adversaire de l'influence française sur le Niger, a signé un traité de paix et de commerce qui assure de grands avantages aux commerçants français. Un fils de Samory est descendu à Saint-Louis.

L'Antislavery Society a adressé à lord Rosebery une lettre dans laquelle elle expose, que la revision du traité de 1856 avec le sultan du Maroc fournit une bonne occasion pour insister auprès de ce souverain sur l'urgence d'importantes réformes dans l'administration, entre autres sur la nécessité de transférer, de Tanger dans une des capitales de l'empire, le siège des différentes légations, afin que celles-ci aient directement accès auprès du sultan, première condition d'une diminution de la traite.

### EXPÉDITION DU D<sup>r</sup> BERNARD SCHWARZ AU CAMEROUN <sup>1</sup>

Depuis que le pays de Cameroun a été placé sous le protectorat de l'empire allemand, il est devenu naturellement, plus encore qu'auparavant, l'objet de l'attention des explorateurs, surtout de ceux de nationalité allemande. Établis à Victoria, au pied du mont Cameroun, les missionnaires baptistes, MM. Comber et Grenfell, avaient déjà, il y a quelques années, fourni d'utiles renseignements sur cette montagne et sur la région qui l'avoisine au N.-E. Plus récemment, Rogozinski et Zöller y avaient ajouté de nouvelles données; mais c'est au D<sup>r</sup> Schwarz, qui vient de rentrer en Europe, et dont le volume <sup>2</sup> sort de presse, que nous devons la connaissance la plus précise, en même temps que les détails

<sup>1</sup> Voy. la carte qui accompagne cette livraison.

<sup>2</sup> Kamerun. Reise in die Hinterlande der Kolonie, mit eigenhändig entworfener Karte. Leipzig (Paul Froberg), 1886, in-8°, 357 p., fr. 13.35.

les plus abondants, sur toute la région qui s'étend de l'estuaire du Cameroun jusqu'au bassin supérieur du Vieux Calabar. L'importance de ce pays, soit comme colonie allemande, soit comme base d'opération pour des explorations dans la direction N.-E. vers les sources du Benoué, ou à l'est au lac Liba et au Chari, nous engage à suivre le Dr Schwarz dans son expédition, pour recueillir de lui-même les informations nouvelles que les journaux périodiques n'avaient pu nous fournir.

L'explorateur allemand n'en était pas à son premier voyage. Après avoir, pendant une longue série d'années, parcouru l'Europe, de l'Espagne au Bosphore, et de Drontheim à Naples, il avait visité l'Algérie, pour en étudier les côtes, la région de l'Atlas et la zone qui borde le désert, et en avait donné une description fidèle et intéressante, en même temps que scientifique<sup>1</sup>. Lorsque, il y a une année, lui arriva inopinément la demande : « Seriez-vous disposé à prendre part à une expédition d'exploration à l'intérieur du pays de Cameroun ? » il ne permit pas aux considérations de famille ou d'amitié de l'emporter sur le patriotisme, et répondit joyeusement à cette invitation. Les préparatifs durèrent tout l'été et le départ eut lieu, de Hambourg, le 1<sup>er</sup> octobre.

Nous ne nous arrêtons pas aux détails du voyage jusqu'à la baie du Cameroun, quelque intéressantes que soient d'ailleurs les descriptions de tous les points de la côte de Guinée où le Dr Schwarz fit escale. Nous avons hâte d'arriver avec lui au pays à explorer, heureux de rencontrer en lui un homme sans préjugés à l'égard des indigènes et prêt à reconnaître en eux des semblables. Dès son arrivée au Cameroun, il signale l'erreur trop répandue d'après laquelle tout nègre serait un sauvage, et rappelle qu'il y a chez ceux que l'on qualifie ainsi, des traits nobles qui appartiennent à toute la race humaine, et qui demeurent indestructibles et éternellement vrais.

L'entrée dans la baie de Cameroun, par le détroit qui sépare Fernando-Po du continent, et qu'il appelle la porte de l'Afrique occidentale équatoriale, a quelque chose de grandiose. A droite s'élève, comme une coupole gigantesque, le pic de Clarence (3627<sup>m</sup>); à gauche se dresse, jusqu'à 4190<sup>m</sup>, l'énorme pyramide du Cameroun, émergeant d'une zone de vapeurs, vers le ciel serein des tropiques. Puis, sous la conduite d'un noir, on franchit la barre du fleuve Cameroun, et l'on entre dans cet

<sup>1</sup> Algerien. Küste, Atlas und Wüste, nach fünfzig Jahren französischer Herrschaft. Reiseschilderung nebst einer systematischen Geographie des Landes, mit Illustrationen und einer Karte. Leipzig (Paul Froberg), fr. 12,50.

immense estuaire où, après une navigation de deux heures et demie, on atteint le groupe des villes des Doualla, que l'on a pris l'habitude de désigner sous le nom de villes de Cameroun. Là, l'expédition se pourvoit, sur un ponton servant de factorerie, des marchandises nécessaires à un voyage à l'intérieur : tabac, étoffes, miroirs, perles, pipes de gyps, harmonicas de bouche, etc., puis, le 20 novembre, elle se rend à Victoria qui doit être son point de départ de la côte, le manque d'un vapeur de rivière ne lui permettant pas d'utiliser le Moungo, comme l'avait fait Rogozinski pour pénétrer à l'intérieur. Au reste, l'obligation pour le Dr Schwarz de renoncer à la voie fluviale, lui offrait l'avantage d'apprendre à connaître la route de commerce qui, de la côte, conduit au Calabar supérieur, et que jusqu'ici, les Européens ne connaissaient qu'en partie. En outre, comme il n'avait pu engager de Krouboys dans les villes des possessions anglaises de la côte de Guinée, l'Angleterre se les réservant pour le recrutement de son armée coloniale indigène, c'était parmi les populations des pentes du Cameroun qu'il devait se pourvoir des porteurs nécessaires à son projet. Celle de Victoria, mélangée d'éléments douteux de Fernando-Po et même du bas Congo, ne lui offrant pas de ressources à cet égard, il dut aller les chercher à Mapanja, où, depuis quelques années, sont établis des colons suédois. Autour de Victoria, la végétation des palmiers, des bananiers, des cotonniers, auxquels s'enlacent mille plantes grimpantes, est luxuriante. Bien vite la pente de la montagne devient presque abrupte, et l'on entre dans un fourré de bambous de 5<sup>m</sup> à 6<sup>m</sup> de hauteur, où le sentier est frayé comme dans un tunnel sans air et sans lumière. C'est d'ailleurs ce qui caractérise les flancs d'une grande partie du Cameroun jusqu'à une hauteur d'environ 700<sup>m</sup> ; impossible au voyageur de s'orienter dans cette forêt de cannes ; d'autre part il ne peut s'écarter de l'étroit sentier tracé peut-être depuis des milliers d'années. En revanche cette végétation de plantes aquatiques témoigne du caractère humide de ces pentes, et garantit le succès des plantations projetées.

A une dizaine de kilomètres de Victoria, l'expédition atteint le village de Bongala, dont les indigènes l'accueillirent très amicalement, sans vouloir recevoir aucun argent pour les services qu'ils lui rendirent ; ils demandèrent seulement un peu de pain, estimant celui-ci plus que l'eau-de-vie. Bonjongo, à cinq kilomètres plus haut, où les missionnaires baptistes ont une station, est le village le mieux situé de toute la montagne. On y arrive en grimpant le long de la paroi gigantesque de la montagne, à une hauteur de 560<sup>m</sup>, que domine le sommet à pic, tandis

que l'on a au-dessous de soi la mer immense. La position de Mapanja, à 660<sup>m</sup>, n'est pas moins pittoresque ; les colons suédois accordèrent au D<sup>r</sup> Schwarz et à ses gens l'hospitalité la plus cordiale. Venus il y a trois ans dans cette région, ils s'établirent d'abord à Mann'squelle, à une altitude de 2240<sup>m</sup>, pour se livrer à la chasse. Mais le froid et la pauvreté de la faune les engagèrent à descendre de quelques étages, et à s'établir à Mapanja pour faire le commerce. Ils échangent les marchandises allemandes contre les produits du pays, surtout le caoutchouc, qu'ils ont appris aux indigènes à extraire d'une liane qui croît en abondance dans la montagne. La température n'est que de 6° à 8° plus basse qu'à la côte, le thermomètre descend souvent dans la nuit à 15° et 16°, et, de jour, il ne monte guère au-dessus de 25°. Le soleil est fréquemment voilé par des vapeurs qui s'élèvent de la mer ou descendent du sommet de la montagne, ensorte que l'Européen peut facilement travailler en plein air. Toutefois la localité n'est pas aussi salubre qu'on pourrait le croire ; l'humidité qui la caractérise y rend fréquents les cas de fièvre et de rhumatisme ; les moustiques y abondent. Malgré cela Mapanja offre de réels avantages ; les forêts sont remplies de caféiers sauvages dont la fève très grosse a un arôme extrêmement fin ; la canne à sucre y prospère, ainsi que le poivrier, plusieurs espèces de strychninées et mille autres plantes tropicales ; il y a déjà des plantations de quina, de tabac, de vigne, qui réussissent. En revanche la faune est pauvre : on n'y rencontre guère que des léopards, des singes, des sangliers, des antilopes, des chiens volants, des serpents, des lézards, des colibris et des oiseaux de proie.

Quant à la population indigène, intelligente et laborieuse, on peut en espérer beaucoup au point de vue agricole. Elle appartient à la tribu des Ba-Kouiri, qui habite entre le Moungo inférieur et le mont Cameroun, et, par son langage, elle se rattache aux Doualla de la côte. Le séjour de la montagne en a rendu les hommes plus forts et plus courageux que ceux des bords de la mer. Les animaux domestiques qu'ils élèvent sont des chèvres et des moutons. Leurs habitations sont plus petites et plus pauvres que celles des autres tribus de la colonie allemande ; la vannerie forme à peu près leur unique industrie ; il est vrai qu'ils y sont très habiles et fabriquent de très belles corbeilles. Ils ont des dons naturels pour la musique, chantent des mélodies à deux ou trois voix, en s'accompagnant de divers instruments particuliers inventés par eux. Dans leurs palabres, ils font preuve d'un vrai talent d'improvisation et emploient un langage rempli d'images. Le palabre est la :

base de toute la constitution. Ils ont des rois, et l'autorité de ceux-ci passe à leurs descendants par hérédité ; mais ces souverains ne sont guère que présidents de ces assemblées qui peuvent même les déposer. Les palabres, composés des hommes mariés et aisés de la communauté, décident de tout, ils sont, à la fois, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire, avec droit de vie et de mort. La peine capitale ne s'applique qu'en cas de meurtre, cependant le meurtre par imprudence ou par négligence est aussi puni de mort. Dans les cas de vol, qui sont très nombreux, on emploie la torture ; des femmes, armées de torches, brûlent le criminel attaché par les mains à un poteau, jusqu'à ce qu'il avoue. Les relations de famille sont bonnes ; les parents aiment tellement leurs enfants que la perte de ceux-ci les porte facilement au suicide, qui sans cela est très rare. Si les enfants maltraitent leurs parents, ils sont condamnés à une forte amende, et en cas de récidive, à la mort. L'amour fraternel est très fort ; la solidarité entre frères fait que la vengeance du sang se poursuit avec une énergie et une fureur qui dépeuplent souvent des localités entières. La polygamie est restreinte par la pauvreté ; il n'est permis à un homme de battre sa femme qu'en cas d'infidélité ; s'il la tue, il est mis à mort.

Au bout de quinze jours passés chez les Ba-Kouiri, le D<sup>r</sup> Schwarz partit de Mapanja avec quarante porteurs, et M. Knutson, colon suédois, qui s'était décidé à se joindre à l'expédition. Se dirigeant au N.-E., celle-ci passa d'abord à Lécoumbi, où les missionnaires baptistes avaient établi un sanitarium, à 570<sup>m</sup>, mais la station a été détruite par un incendie. Entre Lécoumbi et Mimbia, situé à 660<sup>m</sup>, les voyageurs épuisés de fatigue furent agréablement surpris par l'apparition d'un nègre accompagné de deux jeunes filles, venant d'une plantation voisine leur apporter de l'excellent vin de palmier pour étancher leur soif, rafraîchissement qui leur permit de poursuivre leur marche jusqu'à Bouéa, à 800<sup>m</sup>. C'est, suivant le D<sup>r</sup> Schwarz, la localité qui promet le plus au point de vue agricole. Plus fraîche encore que Mapanja, grâce à son altitude, elle est aussi, par suite de son éloignement de la mer, exempte de l'humidité qui caractérise la station des colons suédois. La fièvre n'y règne pas et les moustiques y sont inconnus. De nombreux ruisseaux frais et limpides sillonnent le sol ; l'emplacement serait convenable pour un sanitarium ; aujourd'hui il faut deux jours de marche pour l'atteindre de la côte, mais, avec des mulets, on pourrait facilement y arriver en un jour. La population nombreuse et riche, pacifique et sédentaire, le sol fertile, les pâturages excellents qui nourrissent déjà des centaines



de bœufs de grande race, offriraient de belles perspectives soit aux commerçants qui voudraient y établir une factorerie, soit aux agriculteurs qui songeraient à y créer des établissements agricoles, soit aux missionnaires qui y fonderaient une station. Les villages, pittoresquement dispersés sur une vaste pente, ont une population de plusieurs milliers d'habitants ; ils sont gouvernés par cinq rois, dont les sujets, peu familiers avec les blancs, reçurent les étrangers avec des démonstrations de joie mêlée d'une certaine timidité ; ils les accompagnèrent jusqu'à un village situé dans une belle vallée et caché sous de hauts palmiers. Là, le D<sup>r</sup> Schwarz et sa caravane reçurent l'hospitalité de la part du roi. Les vivres très abondants : racines de coca, moutons, chèvres, poules, œufs, vin de palmier, etc., leur furent fournis à des prix si modiques, que leur dépense quotidienne totale ne dépassa pas fr. 1,25. Les habitants et surtout le roi, haut de taille, comme tous les indigènes de cette région salubre, et son neveu, élevé dans la maison des missionnaires à Victoria, firent tout ce qui était en leur pouvoir pour laisser aux voyageurs un bon souvenir.

Au delà de Bouéa, la route offre des perspectives magnifiques sur le pays situé plus bas, et dont la pente douce s'étend comme une mer de verdure jusqu'à l'horizon ; elle passe près de quelques villages dont les habitants se montrent assez craintifs, puis aboutit à une plaine herbeuse bordée de splendides palmiers, où se trouve le village de Lissoka, à 430<sup>m</sup>. Quoique plus chaud que Bouéa, il est encore très salubre et peut très bien convenir aux projets d'exploitation coloniale. Toutefois la population influencée par les tribus des Ba-Long, qui ferment au commerce la voie du Moungo inférieur, se montra moins bien disposée que celle des localités précédentes. Un vieux féticheur lui suggéra même l'idée de s'opposer au passage des étrangers ; il fallut que le roi lui-même intervint pour faciliter leur départ, et ce ne fut qu'avec peine qu'ils atteignirent le petit village de Massouma, caché dans un fourré de roseaux, insalubre, mais dont les habitants, et en particulier le régent qui gouvernait en lieu et place du roi mineur, les reçurent très amicalement. A Ikatta, situé un peu au delà, les voyageurs furent très surpris de voir flotter, derrière la maison du roi, le drapeau de l'empire allemand. Il paraît que le roi avait été en rapport avec le D<sup>r</sup> Büchner et avait obtenu de lui, au commencement de 1885, un traité qu'il avait rapporté à Ikatta.

C'est au delà de cette ville que commence la seconde des zones de végétation qui caractérisent tout le district du Cameroun ; à la région

des forêts de bambous qui appartiennent plus spécialement aux districts côtiers, succède la zone des forêts vierges proprement dites de l'intérieur, qui s'étendent à l'est jusqu'à des territoires encore inconnus des Européens. Le sol prend une autre apparence, il est généralement sec et sablonneux, en sorte que la marche y devient plus facile. D'autre part, les nombreux cours d'eau qui, des hauts plateaux à l'ouest, descendent vers le Moungo, la grande artère de cette région, créent d'autres obstacles aux voyageurs. Les végétaux qui prospèrent sur ce sol sont essentiellement des arbres à bois dur, à feuillage persistant, des ébénacées, des cédrélacées, etc., entre autres l'ébénier, l'acajou, le palissandre et d'autres espèces de bois de prix. Toutefois ils ne forment pour la plupart que des arbres nains, entre lesquels croissent les arbres géants parmi lesquels l'arbre qui fournit le coton-soie, dont cinquante hommes peuvent à peine embrasser le tronc ; la couronne en est si large, que partout ces forêts fournissent aux voyageurs l'ombre la plus bienfaisante. A l'exception de quelques fougères, le sous-bois fait complètement défaut, aussi le regard pénètre-t-il très avant dans la forêt. Les lianes qu'on y rencontre et parmi lesquelles il en est beaucoup qui produisent du caoutchouc, n'ont aucun charme pour les yeux, car elles pendent du sommet des arbres, sans aucune fleur, comme de gros cordages de navire. La faune est très pauvre ; on ne voit plus de serpents ni de singes, quoique tous les fruits possibles jonchent le sol ; les timides antilopes se dérobent aux regards, et seuls les perroquets gris à queue rouge font entendre leurs cris dans les plus hautes branches des arbres. A part cela tout est tranquille. Les habitations des hommes sont rares, jusqu'au petit plateau où se trouve le village de Bakoundou-ba-Nambélé.

Les voyageurs furent reçus dans une vaste cour sablée, ornée de toutes sortes de plantes en fleurs, avec une demi-douzaine de maisonnettes blanches, qui composent la station des missions baptistes dirigée, depuis sept ans, par M. Richardson. Si le nombre des chrétiens ba-koundou n'est pas considérable, l'influence indirecte de l'exemple de la famille missionnaire sur tous les habitants du voisinage est très réelle et visible. Les Ba-Kouiri eux-mêmes, qui accompagnaient le Dr Schwarz, ne purent se soustraire au charme involontaire qu'exerçait cette station et ses hôtes, et pendant les trois jours de repos qu'y passa l'expédition, ils demeurèrent très tranquilles et se conduisirent convenablement. Quant aux Européens, après les fatigues de la marche dans une région plus ou moins déserte, ils furent extrêmement heureux de trouver, dans l'hospitalité du missionnaire, quelque chose du confort dont ils étaient



privés depuis leur départ de la côte. Au début de l'activité de M. Richardson au milieu des Ba-Koundou, les indigènes firent tout pour l'éloigner de leurs frontières, mais sa douceur finit par les désarmer ; toutefois ils ne voulaient pas lui fournir des vivres, il fallut que quelques natifs moins impitoyables lui portassent, dans la forêt, des bananes qu'ils déposaient en certains endroits où M. Richardson et sa femme allaient les chercher pendant la nuit. Quelques cures heureuses que le missionnaire opéra sur des malades mirent fin aux dispositions hostiles, auxquelles succédèrent des relations d'amitié cordiale. Les soins donnés aux lépreux, aux fiévreux et surtout aux petits enfants, par M<sup>me</sup> Richardson, lui gagnèrent tous les cœurs. Une école réunit tous les enfants, dans l'instruction desquels le missionnaire est aidé par un indigène, qui souvent fait le culte et prêche avec une certaine éloquence.

Il est facile de constater un progrès dans les habitations, dont les murs, faits de maçonnerie, sont peints en blanc ; l'intérieur en est éclairé par des fenêtres ; il n'y manque pas même quelques meubles, des sièges en bois dur revêtus de peau d'antilope, luxe que l'on chercherait en vain dans tous les villages jusqu'à la côte.

Le D<sup>r</sup> Schwarz confia aux bons soins de M. Richardson et de sa femme, deux de ses compagnons, MM. von Prittwitz-Gaffron et Ange-  
rer, atteints tous les deux de la fièvre ; une fois rétablis, ils purent regagner rapidement Cameroun par la voie du Moungo.

A partir de Bakoundou-ba-Nambélé, d'où le D<sup>r</sup> Schwarz repartit le 14 décembre, les données géographiques lui firent à peu près complètement défaut ; la carte de Rogozinski ne pouvait plus lui servir, l'explorateur polonais s'étant, contrairement à ses affirmations, paraît-il, arrêté à peu de distance de Bakoundou-ba-Nambélé<sup>1</sup>. L'expédition dut suivre le sentier frayé par les trafiquants indigènes. Elle cherchait à atteindre le Calabar ; mais un indigène que lui avait fourni M. Richardson, et qui venait de l'intérieur, prétendait ne rien savoir de ce fleuve. Il ne connaissait au loin que le Moungo qui se partageait en deux bras, l'un celui de droite, venant d'un grand lac nommé Anji, situé à dix journées de marche et sur lequel se trouve la ville de Baliniam ; l'autre viendrait de Wouri. Pour chercher à résoudre cette énigme géographique, le D<sup>r</sup> Schwarz se dirigea vers le nord et eut de nouveau à traverser la forêt vierge, avant d'atteindre Bakoundou-ba-Bombé, où

<sup>1</sup> L'itinéraire de Rogozinski indiqué dans notre carte a été tracé d'après celui qu'il a fourni aux *Mittheilungen* de Gotha.

il trouva beaucoup d'objets ayant appartenu à l'expédition de Rogozinski.

Un peu au delà, à Ekoumbé-ba-Barangé, le roi interdit à ses sujets de donner du plantain aux voyageurs, et peu s'en fallut qu'une lutte sanglante ne s'engageât entre les indigènes et les porteurs affamés de l'explorateur. La bonne harmonie rétablie, le Dr Schwarz réussit à conclure là, comme dans les localités où il passa ensuite, des traités d'amitié et de commerce en faveur de l'Allemagne. Au delà d'Ekoumbé-ba-Barangé, le sol change de caractère ; d'uni qu'il était auparavant, il devient très coupé, les montagnes et les vallées se succèdent, semées d'énormes blocs moussus sur lesquels les eaux des montagnes tombent en formant des cascades. On arrive ainsi sur une des terrasses de l'intérieur à une hauteur de 250<sup>m</sup> à 300<sup>m</sup> ; bientôt l'on rencontre une clairière, où prospèrent des champs de fèves et de maïs très bien cultivés, ainsi que des arbres fruitiers de toutes sortes. Entre ces riches plantations s'élèvent de magnifiques cocotiers portant des noix beaucoup plus grosses que la tête d'un homme ; puis, d'immenses acajous à la couronne sombre, majestueusement étalée, dans lesquels chantent quantité de perroquets et d'autres représentants du monde ailé des tropiques. A l'extrémité de cette oasis se trouve une ville habitée par des esclaves hauts de taille, musculeux, qui cultivent ces champs. Puis, à une lieue plus loin, s'élève Messinge-ba-Kaké la ville des hommes libres, qui aiment à tenir à distance leurs esclaves plus vigoureux. Au premier moment la vue des blancs les effraya un peu, mais, une fois revenus de leur première surprise, ils les accueillirent favorablement. A mesure que l'on avance, le pays est plus riche et mieux cultivé ; après avoir traversé pendant deux heures de marche des champs magnifiques, on atteint Koumba sur la rive gauche du Koumba, près d'un endroit où il forme une cataracte. Les rues de la ville, que les indigènes de la côte appellent Bafon, sont très propres, les maisons bien bâties, et les habitants au nombre de plusieurs milliers. Bafon est aussi le nom que l'on donne à toute cette partie du haut plateau, tandis que la population appartient aux Ba-Farami. Ils se rattachent à la grande famille des Moko, ainsi que les Ba-Koundou, les Ba-Kouiri, les Ba-Mboko et les Doualla, mais en général ils sont physiquement plus forts et aussi plus développés que ces derniers. Outre une agriculture plus développée, ils ont déjà les éléments d'une industrie plus soignée ; ils tressent des nattes d'herbes teintées qui ressemblent à de vrais tissus. Ils ont aussi des forgerons, des ébénistes et des potiers. Le commerce de l'huile leur procure de grands gains, ainsi que la chasse, qu'ils font avec d'immenses filets dont ils entourent une vaste étendue

de forêt, pour tuer ensuite, à coups de lance et de fusil, les animaux qui s'y trouvent pris.

Le roi de Bafon ne se laissa pas voir pendant plusieurs heures, puis il s'enhardit jusqu'à demander aux voyageurs comment ils avaient pu arriver jusque chez lui, où généralement les blancs n'osent pas venir. Il ne voulait pas leur permettre de pénétrer plus avant dans l'intérieur, mais à la fin il y consentit, et le D<sup>r</sup> Schwarz obtint de ses porteurs qui commençaient à se décourager, qu'ils l'accompagnassent encore pendant les cinq journées de marche qui lui restaient à faire jusqu'au Calabar.

La caravane traverse de nouveau des forêts vierges, puis des plantations encore plus étendues et plus soigneusement cultivées que les précédentes ; à droite apparaît une montagne couronnée de palmiers, et au nord, une chaîne de 2000<sup>m</sup> à 3000<sup>m</sup>, les monts Bafarami. Après avoir passé une large rivière, on atteint Kimendi, ville d'un kilomètre de long et peuplée de 5 à 6000 habitants. Ceux-ci, n'ayant jamais vu de blancs, suivirent les voyageurs à une distance respectueuse jusqu'à la demeure du roi. La situation de la ville au milieu d'un pays montagneux, ainsi que la multitude de bœufs de grande taille paissant partout sur les flancs des collines, en fait un lieu très agréable. Le D<sup>r</sup> Schwarz obtint des chefs, sur le pays plus au nord, quelques renseignements d'après lesquels le Calabar se nomme chez eux Ihlé ; la ville la plus proche, grande et riche, s'appelle Bafaraman ; le Moungo se fraie un passage à travers des gorges sauvages, etc. Le roi offrit d'accompagner l'expédition, mais, au moment où tout était préparé pour le départ, 500 esclaves armés de fusils chargés traversèrent la ville au son de tambours et de cornes discordantes, pour aller prendre position dans la forêt par où l'explorateur devait passer, après quoi ils lui firent dire que s'il se hasardait à avancer ils feraient feu sur lui.

Ne voulant pas engager un combat meurtrier, le D<sup>r</sup> Schwarz donna l'ordre du retour et prit la direction du Moungo. En quatre heures il atteignit Mambanda, et le lendemain Mokonjé, placé par Rogozinski sur la rive gauche du Moungo, et le port de Mandamé, sur ce fleuve, un peu en aval de ses chutes. De là les voyageurs descendirent le Moungo dans des canots ; il ne leur fallut que trois jours pour regagner Cameroun. Si l'expédition n'a pas pu atteindre le Calabar comme elle se le proposait, elle a cependant réussi à constater que, contrairement à l'opinion reçue, l'intérieur du pays est fertile et, en certains endroits, bien cultivé, et qu'il peut offrir des chances de succès aux exploitations coloniales.